Document generated on 04/23/2024 1:42 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

L'ère du quant-à-soi

Jean-Luc Denis

Number 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26589ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Denis, J.-L. (1989). L'ère du quant-à-soi. *Jeu*, (50), 137–138.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

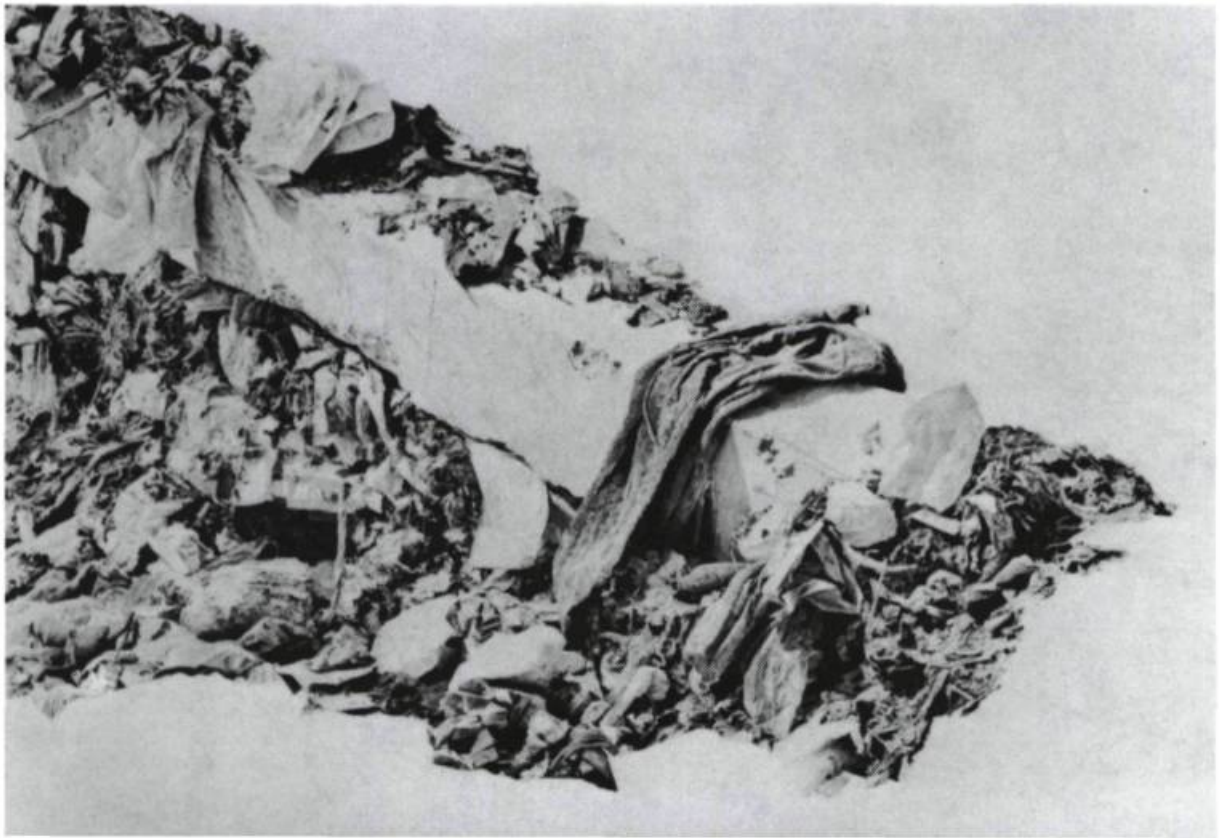
https://www.erudit.org/en/

l'ère du quant-à-soi

Il y a quelque chose de pourri dans le royaume du Danemark. Quoi?

Metteur en scène depuis sa sortie du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 1979, Jean-Luc Denis a été membre fondateur des Productions Germaine Larose, dont il a fait partie jusqu'en 1985. Il a notamment signé *Bent* de Martin Sherman, *l'Instruction* de Peter Weiss et la version expérimentale des *Cauchemars du grand monde* de Gilbert Turp. Il a été membre de la rédaction de *Jeu* en 1984-1985 et en 1987-1988. Il exerce en parallèle la profession de traducteur depuis 1974.

C'est le mécanisme de résistance, de perplexité et de rejet qui se met en branle en nous devant ce qui ne nous est pas familier. Nous acceptons bien mal de nous laisser désarçonner.



Malte Sartorius, *Paysage I*, 1976. Dessin aux crayons de couleur tiré de *Formes du réalisme aujourd'hui. République fédérale d'Allemagne*, Musée d'art contemporain de Montréal, 1980.

Nous avons les idées larges, la nouveauté nous plaît. Mais attention, pas n'importe quel genre de nouveauté — une nouveauté qui nous est immédiatement accessible, dont nous pressentions déjà l'avènement, qui nous habitait depuis longtemps sans que nous le sachions. Mis en présence de cette nouveauté-là, nous nous émerveillons de notre propre perspicacité. Cette nouveauté-là, elle nous confirme dans notre pénétration du monde, dans notre ouverture d'esprit. Celle-là est la bonne. Les autres, ce sont des bizarreries, des malformations, des errements.

Je vois un spectacle, je le trouve bon; il me conforte. Il n'ébranle pas mon système de valeurs, ma grille esthétique, ma conception du monde. J'ai des acquis. J'ai des idées bien arrêtées sur ce qui doit m'être dit et montré, sur la façon dont cela doit m'être dit et montré, sur ce qui est beau, efficace, pertinent. J'en redemande. Jusqu'à la fin de mes jours, j'aimerai toujours le même type de spectacle.

Je présente un spectacle, je veux qu'il soit bon; je cherche à conforter. Je véhicule des idées modernes — j'assume mon rôle de phare dans la société —, mais des idées néanmoins consommables. Il ne faut pas effaroucher le public, sinon je serai mal reçu. J'ai des acquis. Je sais ce qui est beau, efficace, pertinent. Je sais ce que le public aime et je lui en redonne. Jusqu'à la fin de mes jours, je présenterai toujours le même type de spectacle.

Ce qu'il y a de pourri dans le royaume du Danemark? La rigidité de nos structures mentales. Notre fermeture à ce qui va à l'encontre de nos propres idées reçues. Notre prétendue lucidité, qui n'est qu'acculturation. Notre modernisme apparent, qui masque et perpétue notre immobilisme fondamental.

jean-luc denis